

***Des Amours de
Chats***

Jissé

Noir.

Je suis né un soir de juillet, il y a sept ans de cela. Mon frère jumeau aussi ! C'est plutôt courant, les jumeaux, dans les familles comme les nôtres.

De notre petite enfance, je me souviens de la douceur et des câlins de Maman, mais aussi qu'un horrible jour d'octobre, nous nous sommes retrouvés sous la pluie, dans un vieux chiffon, au petit matin au bord du chemin de la ferme.

La veille encore nous étions bien au chaud, pelotonnés contre notre mère dans notre panier. Mais au matin nous avons été brutalement extirpés de notre coin douillet, emmenés loin de chez nous et laissés au bord de la route. Sans nourriture et sans protection.

Il faisait si froid, si humide, si noir et nous avions si peur. Mon frère essayait bien de nous abriter de la pluie, mais c'était impossible et nos fourrures étaient trempées.

Pourquoi étions-nous là, tout à coup, tous seuls ? Où était notre mère et sa chaleur, ses caresses et ses ronronnements ? Étions-nous punis pour un quelconque méfait ?

Le jour se levait enfin. Une forme étrange,

ressemblant aux êtres qui peuplaient notre tanière apparut dans la pluie et se pencha sur notre chiffon. Je l'entendais faire de drôles de bruits et j'avais encore plus peur. Nous nous serrâmes l'un contre l'autre en pleurant, incapables de fuir, tremblant de tous nos membres.

L'être, qui selon Maman s'appelle un humain, nous prit et nous souleva, nous regarda longuement puis nous emmena dans un autre endroit plein de lumière où il ne pleuvait pas et où il faisait agréablement chaud.

D'autres humains bougeaient autour de nous. L'un d'entre eux me prit et me lécha avec une chose qui sentait le chien, me frictionna et me sécha avant de faire de même avec mon frère, puis nous enveloppa dans une sorte de cocon doux et chaud mais qui sentait aussi très fort le chien. La douceur du lieu aidant, je finis par m'assoupir, serré contre mon jumeau.

Au bout d'un long moment, je sentis mon frère s'agiter à mes côtés, s'ébrouer et se remettre à pleurer. Il tremblait comme une feuille secouée par le vent et je n'en menais pas large non plus. Où étions-nous donc ? Cela ressemblait quelque peu à notre tanière, mais notre maman n'était pas là, et les odeurs de cet endroit n'étaient pas du tout les mêmes que ce que nous connaissions. Il y avait aussi des barreaux tout autour de nous. Étions-nous prisonniers ? Allait-on nous mettre

dehors à nouveau ?

Puis un autre humain apparut, très grand, qui vint se pencher sur nous en faisant des petits bruits avec sa bouche, comme pour nous calmer. Il se mit à nous caresser doucement, ce qui, je dois l'avouer, me surprit agréablement. C'était quelque chose de nouveau. Avant, personne parmi les autres occupants de notre tanière n'avait fait cela.

C'était bon malgré la peur qui me taraudait. Peu à peu cependant, je me détendis. Ces gratouillis derrière les oreilles, c'était vraiment super. Du coin de l'œil, je vis que mon frère lui aussi semblait apprécier ce traitement inhabituel.

Un peu plus tard on nous offrit un bol plein d'un liquide blanc. Nous étions affamés et assoiffés mais encore très inquiets aussi et c'est avec une infinie prudence que j'avançai le museau. Cela sentait bon et je risquai un coup de langue, imité par mon frère. C'était d'un goût agréable, un peu comme la tétée de maman. Très vite, nous avons fini de laper et l'estomac lesté, nous sommes mis à nous lécher mutuellement. Je me surpris même à commencer un petit ronron de satisfaction.

Plusieurs humains étaient maintenant occupés à faire du bruit, comme des ronrons très forts et des crachotements bizarres. Maman disait que c'est leur façon de se parler. Curieusement, j'avais le sentiment

qu'ils n'étaient pas une menace, parce que leurs bruits me berçaient et m'apaisaient au lieu de m'effrayer. Mon frère, pelotonné contre moi s'était assoupi et l'une de ses oreilles semblait battre la mesure en cadence.

Tout à coup, je sentis que l'on soulevait notre cocon et j'observai, le cœur battant, le grand humain qui nous tenait à bout de bras. Il faisait une sorte de grimace, un peu comme nous quand nous bâillons et de sa bouche sortait un drôle de ronronnement très doux.

Mon frère s'éveilla en sursaut et se remit à pleurer de peur. Je lui passai quelques coups de langue sur le museau pour le calmer, tout en observant ce que faisait l'humain. Il n'avait pas l'air menaçant du tout, au contraire. À tout hasard, juste pour le cas où il aurait eu de mauvaises intentions, j'hasardai un crachement de mise en garde. L'humain parut surpris, du moins le crus-je à voir ses yeux devenir tout ronds, puis se mit à parler et à faire des gestes auxquels les autres répondirent en chœur.

Le jour était déjà bien avancé lorsque le grand humain nous prit avec notre enclos et nous emmena dans une très grande boîte qui sentait mauvais et qui faisait un bruit très fort. Comme si tous les chats de la terre se mettaient à grogner ensemble.



Serrés l'un contre l'autre, nous tremblions à nouveau de tous nos membres et je me demandai ce qu'il se passait. Où nous emmenait-il ? Pour quoi faire ? Peut-être allons-nous revenir chez Maman, qui devait être fort inquiète de notre disparition.

Au lieu de quoi, l'humain nous amena, après un temps que je trouvai bien long à un autre endroit, plus grand que le premier, où il me mit avec mon frère dans une sorte de tanière bien chaude et nous offrit des choses à manger. Une sorte de petites boulettes très odorantes que nous ne tardâmes pas à goûter. C'était délicieux et nous dévorâmes ce repas, trop contents de pouvoir apaiser notre faim.

Tandis que nous mangions, il passa une sorte de collier autour de notre cou, du genre de ce que Maman porte, en nous parlant. Elle nous avait donné quelques traductions de mots humains en langage chat et j'avais déjà une petite expérience de ce dialecte, aussi crus-je comprendre que cet humain-là s'appelait Papa et que mon frère s'appelait désormais Bleu et moi Noir.

Je trouvai cela étrange, d'autant que notre mère nous avait expliqué que nous étions des Tabby roux et que je ne voyais pas quel rapport il pouvait y avoir. Et puis, Noir et Bleu, c'était quoi, ces noms de couleur ?

Le soir, lors de leur repas autour de la table où l'humain et sa compagne se tenaient et d'où nous étions restés prudemment éloignés, je crus enfin comprendre la raison de ces appellations curieuses. Selon lui il n'était pas possible de nous différencier l'un de l'autre et donc, il avait résolu le problème en nous affublant, l'un d'un collier bleu, l'autre d'un collier noir. Pas très futé, cet humain, ce « Papa », puisque dorénavant, c'est ainsi que nous devons l'appeler.

Tout de même, si les humains ne sont pas fichus de voir à quel point nous sommes différents, Bleu et moi, c'est du grand n'importe quoi, là! Bleu a la tête bien faite et plus fine que la mienne et regarde le monde de ses beaux yeux verts.

Quant à moi, je suis nettement plus massif que lui, ma tête toute ronde et mes yeux comme des soleils ne peuvent prêter à confusion. De plus, je porte au flanc une marque particulière, plus claire et de forme vaguement ovale, ainsi qu'un joli point blanc sur le poitrail, alors que mon frère a une livrée orangée striée de lignes pâles.

Enfin, pas la peine d'en faire une montagne. Va donc pour Bleu et Noir! Je me demande ce qu'aurait pensé maman de ces noms ridicules.

Bleu

Je m'éveillai en bâillant, m'étirai longuement et regardai autour de moi. Personne ! Pourtant notre cocon était tout chaud, ce qui signifiait que mon frère Noir, puisque c'est ainsi que Papa l'avait nommé, venait de quitter la couche.

Dans la maison tout était silencieux et le jour pointait. Je pris le temps de renifler pour me repérer et lançai un petit miaulement discret. Pas fort envie d'attirer l'attention dans cet endroit encore inconnu!

Pas de réponse de mon frère! Cela m'inquiéta et je me mis en devoir d'explorer un peu les environs à sa recherche. Il y avait du bruit dans la pièce d'à côté et prudemment je jetai un œil derrière le coin.

Il était là, en train de manger dans une jolie gamelle, l'air de ne se préoccuper de rien d'autre, la queue en l'air, visiblement détendu. Enhardi de le voir si calme, je m'approchai pour renifler la nourriture dont l'odeur me rappelait notre repas de la veille.

J'avais faim moi aussi et je me dépêchai de plonger à mon tour le museau dans les croquettes en poussant Noir pour me faire de la place. Nous eûmes tôt fait de vider le contenu de l'assiette et je me rendis brusquement compte qu'il me fallait absolument faire mes besoins.

Chez nous, avec Maman, ce n'était pas compliqué. Il y avait un endroit destiné à nous soulager et elle avait insisté sur l'importance d'utiliser cet espace de sable afin de ne pas déposer d'odeurs n'importe où.

Je me mis à la recherche de l'endroit approprié mais j'eus beau regarder, rien ne me paraissait prévu pour cela. Après avoir fait le tour de la pièce, je me hasardai dans une autre, puis une autre encore, mais je ne vis rien qui puisse me servir.

Cela commençait à être urgent! Et Noir semblait avoir le même souci. Enfin, derrière une armoire, j'aperçus une espèce de chiffon posé au sol et faute de mieux je m'accroupis dessus. Ouf! Il était temps. Mon frère, après avoir reniflé l'endroit, se dépêcha de m'imiter, visiblement soulagé lui aussi.

La porte de la maison était ouverte et je vis un jardin plein de gazon et de fleurs. Des papillons volaient de façon désordonnée, comme le font tous les papillons et je me dis que ce serait bien amusant de me lancer à leur poursuite pour me dégourdir les pattes. Je poussai Noir de la tête et l'entraînai à l'extérieur.

Personne en vue. Mon frère était déjà au milieu de la pelouse, en train de sauter en vain après un papillon rouge et or. Je me glissai à sa suite, toujours un peu inquiet de faire une rencontre inopportune.

L'air avait un parfum de fleurs et d'herbe et bientôt j'oubliai mon anxiété et me mis à fureter pour explorer l'allée vers le fond du jardin.

Un frou-frou dans le massif de fleurs me fit sursauter et je me ramassai sur moi-même, prêt à fuir au moindre danger, le poil hérissé et les oreilles aplaties. Noir qui n'avait rien remarqué arrivait en gambadant, la queue de travers et le dos rond dans une sorte d'entrechat qui fit s'envoler une compagnie de moineaux.

Il vint se frotter contre moi pour me faire comprendre que tout allait bien, me gratifia d'un grand coup de langue et se mit à me taquiner le dos à coups de patte. Pris au jeu et oubliant mes alarmes, je l'empoignai et roulai avec lui dans l'herbe humide dans une partie de lutte comme seuls les chatons savent y faire.

Mais comme bien souvent, un coup malencontreux transforma notre jeu en dispute et je me mis à feuler de colère quand mon frère me mordit la patte avant en guise de représailles.

Nous étions là, tapis, à nous épier, les oreilles rabattues, le poil dressé, crachant, cherchant où atteindre l'adversaire. Puis, d'un bond, je pris de la distance en continuant à souffler de frustration.

Venant de la maison, j'entendis le bruit spécial que faisait l'humain pour nous appeler, mais je ne me sentais pas vraiment concerné. Cet endroit me plaisait et, n'eut été l'algarade avec Noir, j'y serais bien resté toute la journée. Il y avait un carré de soleil sur l'allée, et je décidai d'ignorer l'appel.

Je m'installai confortablement, entrepris de faire ma toilette et de remettre de l'ordre dans ma livrée ébouriffée en observant mon frère du coin de l'œil. Il restait accroupi à peu de distance, feignant de s'intéresser à un brin d'herbe.

Là-bas Papa continuait d'appeler en vain. Finalement, lassé par notre manque visible d'intérêt, il disparut à l'intérieur. Le soleil était haut et sa chaleur bienfaisante était un vrai bonheur pour deux chatons sans mère tels que nous.

Bien plus tard, l'humain réapparut à la porte du jardin, cette fois tenant une gamelle qu'il se mit à agiter en criant des « venez-venez-venez » prometteurs. Noir, qui est décidément plus porté sur les friandises que moi, finit par se lever sans se presser, arquant le dos, s'étirant l'échine puis les pattes de devant, ensuite les pattes arrières et se mit nonchalamment en route vers la maison, la queue oscillant de droite à gauche.

Bon, s'il estimait que ça en valait la peine, peut-être devrais-je faire comme lui, d'autant que je commençais à avoir soif à rester ainsi au soleil. D'un coup de reins, je me remis sur les pattes et l'air de rien, faisant semblant de m'intéresser à une fourmi, puis à une limace de l'allée, je lui emboîtai le pas.

Pas question évidemment, de manifester un intérêt quelconque pour les invitations répétées de Papa! Ce sont des choses qui ne se font pas chez nous, les chats ! La bienséance nous interdit de montrer de l'attrait face à ce genre de sollicitations.

Maman était catégorique à ce propos et nous avait, au cours de notre brève existence, enseigné et démontré que la meilleure manière de se comporter avec les humains était de les ignorer autant que possible.

Apparemment cette méthode portait largement ses fruits et les résultats, pour autant que l'on tienne le coup suffisamment longtemps et qu'on reste sur le qui-vive, étaient à la hauteur des espérances. Le plus souvent d'ailleurs, on se voyait offrir des bonnes choses comme une coupe de lait, un bout de fromage, un bâtonnet succulent, voire un peu de poisson.

Toute la technique consiste à savoir doser l'indifférence affichée suffisamment longtemps pour n'être pas roulé dans la farine avec des promesses sans suite. Certains humains sont passés maîtres dans l'art de vous attirer en vous faisant miroiter un cadeau pour, une fois à portée de bras, vous empoigner par l'échine et vous fourrer dans une cage.



Cause toujours !